

Le Jardin de Marguerite

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

J'ai toujours cherché à employer le moins possible les récits du genre dit « pratique », car on est souvent tenté de leur accorder trop de place au détriment des histoires plus « artistiques ». Cependant, il est bon de les connaître. Les enfants aiment beaucoup ces morceaux d'informations générales, si les bouchées n'en sont ni trop dures ni trop grosses. Il faut les choisir avec discernement et s'en servir avec discrétion.

Il y avait une fois une petite fille appelée Marguerite, qui avait toujours vécu dans une grande ville. Du petit logement de ses parents, au sixième étage d'une grande maison, elle ne pouvait pas voir grand-chose : rien qu'un peu de ciel et des tuyaux de cheminée.

Marguerite ne voyait des arbres et du gazon que dans le jardin public, où sa maman la menait promener, et elle aimait beaucoup à regarder les jolies fleurs des corbeilles, mais elle ne pouvait pas y toucher ; et puis c'étaient toujours de grosses plantes, et elle aurait bien voulu les voir pousser.

Quand Marguerite eut neuf ans, son père obtint une meilleure place, et ils allèrent demeurer tout au bout d'un faubourg de la ville, dans une petite maison entourée d'un assez grand terrain. Marguerite en fut ravie, et s'écria tout de suite : « Est-ce qu'il y aura un jardin ? Oh ! est-ce que, moi aussi, je pourrai avoir un jardin ? »

La maman de Marguerite était presque aussi désireuse qu'elle d'avoir un jardin, et le papa dit en riant qu'il s'attendait à ne plus avoir à manger que des légumes, bientôt ! Mais il s'occupa quand même de faire le plan du jardin.

Derrière la maison, au midi, il y avait des pommiers, un prunier et trois poiriers, puis un pré, et enfin un mur avec une porte donnant dans les champs. C'est le pré qui allait être transformé en jardin ; la plus grande partie du terrain recevrait les légumes et un petit coin était réservé à Marguerite.

— Qu'est-ce que nous y mettrons ? dit sa mère.

— Des fleurs, dit Marguerite, et ses yeux brillaient ; des bleues, des roses, des jaunes, toutes sortes de fleurs.

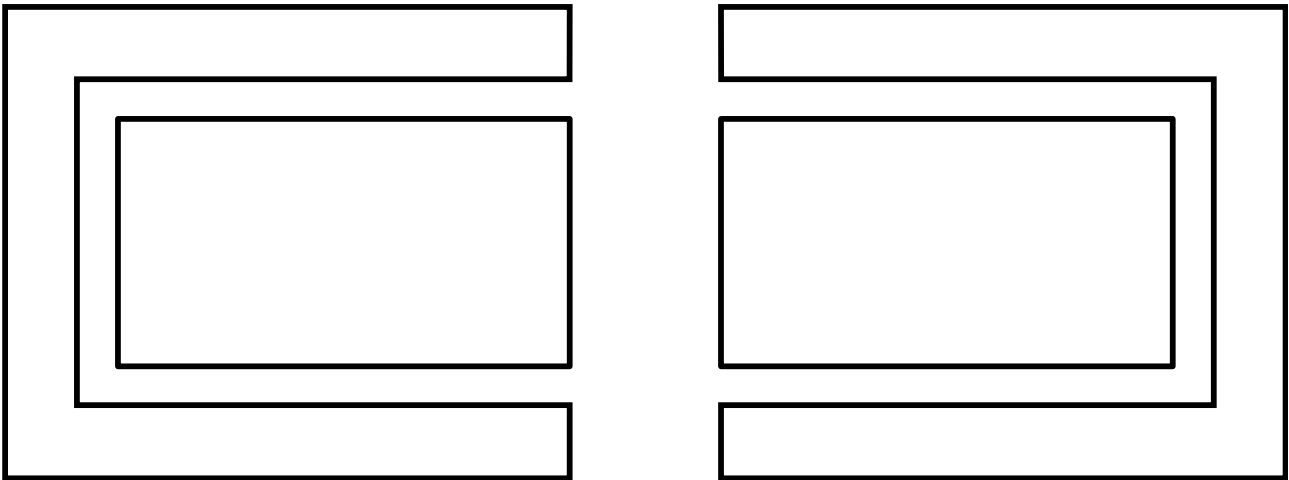
— Sûrement, des fleurs, dit sa mère ; mais au milieu, ne pourrions-nous pas avoir un petit carré de salades ?

— Qu'est-ce que c'est qu'un carré de salades ? demanda la petite fille.

— C'est un carré où l'on met tout ce qui peut servir à faire de bonnes salades, dit sa mère en souriant, car elle savait combien Marguerite aimait la salade ; des laitues, des endives, du cresson alénois, des radis, des betteraves, du persil, du cerfeuil, des petits oignons.

— Oh ! comme ce sera bon ! dit Marguerite. Oui, oui, il faut avoir un carré de salades.

Le même soir, le père de Marguerite prit du papier et un crayon et fit le plan de son jardin. Le voici :



— La plate-bande extérieure est pour les fleurs, dit le papa, et cette autre bande intérieure, plus étroite, est un sentier, pour que tu puisses soigner les plantes. Au milieu, il y a une large allée, et les deux carrés sont pour les salades.

— Papa ! ce sera magnifique ! dit Marguerite. Le papa se mit à rire.

— J'espère que tu trouveras que c'est magnifique d'enlever les mauvaises herbes ! car, tu sais, moi, je prendrai soin du grand jardin de légumes ; mais celui-ci, c'est votre affaire, à ta mère et à toi.

— Oh ! je ne voudrais pas ne pas le soigner pour rien au monde ! dit Marguerite. Je veux qu'il soit à moi toute seule.

Son père l'embrassa, et dit qu'il serait certainement à elle toute seule.

Quelques jours après, comme Marguerite rentrait de l'école, elle trouva le facteur à la porte.

— Quelque chose pour toi, Margot, dit sa mère en souriant.

C'était une boîte, une assez grande boîte, avec une adresse dessus :

*Mlle Marguerite Brun,
Villa Primevère,
21, rue des Narcisses,
Colchester.*

Envoi de MM. X... marchands grainiers.

Les doigts de Marguerite tremblaient pendant qu'elle coupait les ficelles et enlevait les papiers. La boîte était pleine de petits paquets de graines.

Marguerite dansait de joie en lisant les noms imprimés dessus : Trapoeleum, Helianthus géant, Campanula grandiflora, Calendula, etc. Il y avait aussi d'autres paquets plus gros, étiquetés : haricots, pois, carottes, betteraves, et bien d'autres. Marguerite avait vu si peu de fleurs qu'elle ne savait pas ce que voulaient dire la plupart des noms, et qu'elle fut bien étonnée quand sa mère lui apprit que Trapoeleum voulait dire capucine,

que l'Helianthus était un soleil, et les Campanula les jolies clochettes qu'elle connaissait si bien.

— Quand est-ce que demain viendra, maman ? demanda Marguerite.

— Crois-tu que tu pourrais semer toutes tes graines demain ? dit sa maman. Il faut que le terrain soit préparé, et cela demandera quelques jours.

Marguerite fut bien surprise ; elle ne savait pas qu'il fallût préparer le terrain.

Mais le lendemain matin, de bonne heure, un homme arriva avec une charrette traînée par deux forts chevaux blancs. Et, dans la charrette, il y avait une charrue. Je pense que vous avez vu des charrues, mais Marguerite n'en avait jamais vu, et elle regarda avec beaucoup d'intérêt, pendant qu'on la sortait de la charrette.

La préparation du terrain.

— J'ai pris une charrue à deux chevaux parce que c'est un sol vierge, dit l'homme, et Marguerite ouvrit de grands yeux. Naturellement, elle savait bien que le pré n'avait pas encore été remué, mais qu'est-ce que cela pouvait avoir à faire avec l'espèce de charrue ?

— Qu'est-ce qu'il veut dire, papa, ? chuchota-t-elle.

— Il veut dire que le sol sera dur, et qu'un seul cheval n'aurait pas été assez fort, dit M. Brun.

L'homme mit deux heures à labourer le terrain. Il enfonçait le soc dans la terre et le maintenait ferme, pendant que les chevaux marchaient en ligne droite jusqu'au bout du pré. Marguerite s'amusait beaucoup à regarder la longue bande de terre noire et d'herbe verte soulevée par la charrue, à son passage. Elle pouvait voir qu'il fallait beaucoup de force et d'habileté pour tenir le soc bien droit et éviter les pierres. Quelquefois, la charrue butait contre une grosse pierre ou une racine d'arbre, et la secousse jetait presque l'homme par terre. Mais il riait, et disait seulement :

— La terre est dure ; elle sera meilleure l'an prochain.

Quand l'homme eut fini de labourer, il retourna à sa charrette, et en tira un autre instrument. Celui-ci ressemblait à un grand râteau triangulaire. Cela s'appelait une herse. Le laboureur y attela les deux chevaux, puis il se tint debout sur la herse et la promena sur tout le terrain. C'était très drôle à voir, mais peut-être pas très drôle à manœuvrer. Le poids de l'homme maintenait la herse, et les dents du râteau égalisaient la terre.

— Il râpe la terre, papa, dit Marguerite.

— Elle a besoin d'être râpée, dit son père en riant. Nous aurons plus de mauvaises herbes que nous n'en voudrions, et, si la terre est bien ameublie, elles seront plus faciles à enlever.

Quand le labourage et le hersage furent terminés, l'homme s'en alla, et le père de Marguerite dit qu'il ferait le reste un peu tous les jours, quand il serait revenu du bureau. Il avait été élevé à la campagne, et savait comment s'y prendre ; et ils n'avaient pas les moyens de payer un jardinier.

Les jours suivants, il y eut du travail à faire, en vérité. Il fallut retourner chaque motte de terre avec la bêche, et enlever les racines d'herbe avec un râteau. (On n'aurait pas eu besoin de faire cela si le terrain avait été labouré en automne, car alors l'hiver aurait fait pourrir l'herbe). Quand tout le terrain fut bien propre, le papa de Marguerite y mit de l'engrais, et le mélangea bien avec la terre.

Enfin, on put semer les graines. M. Brun attachait le bout d'une corde à un plantoir enfoncé au commencement d'un carré. Puis il prit l'autre bout de la corde, la tira ferme, et l'attachait à un autre plantoir, enfoncé au côté opposé du carré. Cela faisait une ligne droite.

Ensuite, avec une houe, il traça un sillon tout le long de la corde, et y mit un peu de terreau. Il recommença à une petite distance, et bientôt tout le carré fut rayé de petits sillons.

— Maintenant, les graines, dit le père.

Marguerite courut chercher la boîte.

— Est-ce que je peux semer aussi ? demanda --t-elle.

— Si tu regardes bien pendant que je sème une ligne, je pense que tu pourras semer l'autre, dit son père.

Marguerite regarda bien attentivement. M. Brun prit une poignée de graines et marcha lentement le long du sillon, laissant la semence couler bien également de ses doigts. Marguerite dit que cela lui rappelait les images de ses livres d'école.

Ce n'était pas aussi facile que cela en avait l'air. Quelquefois Marguerite laissait tomber trop de graines, d'autres fois, pas assez ; mais son père avait beaucoup de patience, et elle arriva bientôt à s'en tirer très bien.

On sema des épinards, des choux, des carottes, des navets. Pour les pois et les haricots, on les sema en poquets, trois ou quatre à la fois dans un petit trou. Ensuite, M. Brun prépara de plus grands trous pour y mettre des tomates, qu'il voulait acheter en plants déjà grands.

Quand tous les sillons furent garnis de graines, il fallut les recouvrir et Marguerite se rendit alors très utile. C'est très amusant. On se tient au bord du sillon et on marche à reculons et à chaque pas, la terre que l'on avait enlevée et mise sur le bord retombe dans le fossé. Puis on l'égalise doucement avec le dos d'un râteau. Maintenant, le terrain commençait à ressembler à un vrai jardin !

Mais Marguerite fut encore plus contente le lendemain, quand on commença à travailler son propre jardin. M. Brun avait justement quelques jours de congé, et il aimait tellement Marguerite et sa maman qu'il voulut en profiter pour leur préparer un jardin parfait. Il savait très bien que les vieilles mauvaises herbes n'auraient rien de plus pressé que de revenir à la surface du sol, d'où on aurait beaucoup de peine à les enlever, et il ne voulait pas donner trop de travail à ses deux fillettes, comme il disait.

Alors, il enleva toutes les mottes de gazon et fit venir une pleine charrette de bonne terre noire, du terreau, comme on dit, qu'il mélangea avec la terre du jardin. C'était bien plus facile à travailler.

Ensuite, M. Brun traça les allées. Marguerite et sa mère riaient de tout leur cœur ; on aurait dit qu'il dansait ! M. Brun marchait tout le tour du carré, les pieds en dehors, en faisant de tous petits pas. Cela fit un sentier juste assez grand pour une personne. La grande allée du milieu fut tirée au cordeau et ratissée.

Marguerite croyait qu'on allait semer les fleurs comme les autres graines, mais elle se trompait. Pour les plus grosses graines, M. Brun fit de petits trous avec le doigt ; d'autres furent semées en rayons, comme les légumes, et enfin les plus fines furent seulement répandues sur le sol.

Peut-être aimeriez-vous savoir comment Marguerite et sa mère avaient distribué les fleurs ? Tout au fond, contre la barrière, on avait mis les pois de senteur et les liserons. Aux deux bouts, les grands soleils, et, en bordure, les capucines naines aux vives couleurs. Dans les plates-bandes, les touffes de soucis, de pieds d'alouette, de gueules-de-loup et des œillets. Toutes ces fleurs ornaient les jardins de vos arrière-grand-mères, et, si vous ne les connaissez pas encore, j'espère que vous pourrez les voir à la

campagne, l'été prochain. De chaque côté de la maison, M. Brun planta un beau rosier grimpant.

Entre les fleurs et l'allée du milieu, on sema les fameux carrés de salades, toutes les plantes que Mme Brun avait nommées. Marguerite n'avait jamais rien vu de si étonnant que les toutes petites graines de laitue. Comment les grosses laitues pommées pourraient-elles sortir de si petites graines ?

Ce soir-là, on soupa très tard, mais ils étaient si heureux tous les trois que cela leur était égal. Marguerite se coucha tout de suite après souper, et rêva de son jardin, avec les petites étiquettes au bout de chaque sillon, et le petit sentier brun et uni.